

Comme une chanson dans la nuit

Alain Rémond

Comme une chanson dans la nuit

récit

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Ce livre est édité par Hervé Hamon.

ISBN 978-2-02-111730-1

© Éditions du Seuil, avril 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Sais-tu ce qu'on te demandera à ta mort?
On ne te demandera pas si tu travaillais à une
œuvre nouvelle, magistrale, extraordinaire, à
l'instant de ta mort [...] Moi, je suis persuadé
qu'on te posera deux questions seulement. Est-
ce que toutes tes bonnes étoiles étaient éteintes?
Écrivais-tu sous la dictée de ton cœur?*

J. D. Salinger, *Seymour, une introduction*

A tous mes amis.

Je ne me ferai jamais à la fin de l'été. Jamais. Les charmes de l'arrière-saison, la splendeur de l'automne, la douceur des pulls et le retour des feux de cheminée, c'est inutile de m'en parler, je refuse, de toutes mes forces, la fin de l'été. Je l'ai trop attendu, je l'ai trop voulu. Chaque année, au printemps, je guette la première explosion de feuilles. Enfin du vert, du vivant ! Les arbres sont faits pour avoir des feuilles. Je ne connais rien de plus sinistre que la chute des feuilles, en automne, qui annonce ces longs mois d'arbres noirs, d'arbres morts, en hiver. Ce qui me fait tenir, c'est cette certitude qu'à partir du 21 décembre les jours rallongent. Quelques secondes, puis quelques minutes, oui, c'est sûr, on va vers l'été. J'aime mai et juin quand les feuilles sont encore tendres, fraîches, luisantes. J'aime ce qu'elles annoncent, les longues journées d'été, l'explosion des couleurs, le soleil qui joue dans l'herbe, qui fait rêver

la terre. C'est à cause des grandes vacances, de l'enfance, le nez dans l'herbe, dans la douceur de l'herbe, pour des semaines et des semaines d'éternité. Les arbres qui chantent, au-dessus de la tête. Le temps qui prend son temps. On peut se laisser aller, on peut croire au bonheur. On peut serrer la terre dans ses bras. C'est l'été. Les grandes vacances. Je me disais, enfant, qu'on devrait interdire la fin de l'été. Je n'ai pas changé d'avis. Bien sûr, l'automne, alors, c'était la rentrée, c'était le dortoir, le cafard. C'était les longs mois loin de Trans, loin de la famille. Il n'y a plus de dortoir, plus de cafard. Mais je hais toujours autant la mort de l'été, le jour qui baisse, la nuit qui gagne, l'hiver qui arrive à longs pas. Déjà j'ai hâte d'être au printemps, déjà je veux qu'on soit en mai, en juin, je ferme les yeux sur ces longs mois qui viennent, je les raye de ma vie, je ne veux pas qu'ils existent. Cette impatience est vaine, bien sûr. Surtout elle est cruelle : vouloir accélérer le temps, c'est comme brûler la vie qui reste. J'ai hâte d'être demain, après-demain. Mais le temps, alors, aura passé. Ce temps que je ne regagnerai jamais. Il faudrait accepter l'automne et l'hiver, les arbres morts, les nuits trop longues, parce que c'est le temps de la vie, c'est du temps pour vivre. Mais j'ai cette impatience, toujours. Et, toujours, ce regret d'avoir accéléré le temps. Et l'été passe si vite, tellement vite...

Celui-ci, pourtant, celui que je viens de vivre, je l'ai passé comme suspendu dans le vide, comme hors du temps. J'ai quitté Paris, début juillet, en somnambule, sans savoir de quoi ma vie, désormais, serait faite. Près de trente ans de ma vie dans le même journal et soudain c'est fini. Obligé de partir. Obligé de casser cette histoire entre ce journal et moi. Pas de regrets. L'absolue certitude d'être en accord avec moi. Mais voilà : une histoire qui se déchire, qui se brise. Et devant : le vide. Un été sans savoir ce que je vais faire, après. Un été sans horizon. Faire mine d'être en vacances, quand il n'y a pas de rentrée. Du temps pour comprendre, pour réfléchir, du temps comme un cadeau : voilà ce que je me dis. On manque tellement de temps. Oui, bien sûr. Mais il y a cette brisure, cette déchirure. Et le temps d'après ne se laisse pas apprivoiser. Pas facilement. C'est un temps qui piétine, qui s'échappe, qui se rebelle. Qui ne ressemble pas au temps d'avant. On ne sait pas l'habiter. Il faut apprendre. Il faut errer dans des pièces vides. Et y trouver sa place, en tâtonnant, en se cognant, en se perdant.

Juste avant l'été, cet été-là, j'ai reçu une proposition d'un éditeur. Il devait publier, à l'automne, un album de photos destiné à faire connaître une association d'aide aux enfants gravement malades. Il me demandait d'écrire un texte personnel, en ouverture à cet album. Je cite sa lettre : « Ce récit n'est pas sur l'association ou sur les enfants malades. Il n'est pas une préface, ni un commentaire des photos qui suivent, mais un texte qui possède sa propre autonomie. Il relève, de mon point de vue, d'un appel à l'action, à la prise de conscience de nos capacités particulières et individuelles, dans une conscience à l'autre. Faisant fi du doute, l'humain avant tout, dans sa première acception, se sait alors capable d'agir. »

C'était flou, compliqué, alambiqué. Mais après avoir rencontré l'éditeur et la fondatrice de l'association, j'ai dit oui. Je me suis dit qu'écrire ce texte, dans les délais très serrés qui m'étaient

imposés (une quinzaine de jours), m'aiderait à habiter ce temps qui m'était donné. Ou du moins me donnerait l'impulsion pour l'habiter. Je voyais bien les pièges de l'exercice : un sermon édifiant et bien-pensant, genre « aidons-nous les uns les autres », un prêchi-prêcha bourré jusqu'à la gueule de majuscules ronflantes. J'avais envie d'écrire sur le courage, dans la vie quotidienne. J'avais envie d'écrire sur les gens écrasés par la vie quotidienne. Et sur leur courage, malgré tout. Je voulais éviter les grandes phrases, les grands mots. Je voulais partir de la vie concrète. Je voulais parler des gens que je vois, que je croise. De leur vie difficile, dure, compliquée. Et du courage. Où trouve-t-on ce courage, pour continuer à se battre, jour après jour ?

Je me suis lancé dans l'écriture. Et j'ai envoyé mon texte à l'éditeur. Il m'a dit qu'il l'aimait beaucoup. Vraiment. Puis, quelques semaines plus tard, j'ai reçu une lettre, très courte. L'une des plus courtes lettres que j'aie jamais reçues.

« Cher monsieur. Vous avez bien voulu vous charger de la rédaction du texte dans le cadre d'un projet éditorial que nous menons au profit de l'association [ici le nom de l'association], nous vous en remercions. Hélas, ce texte ne correspond pas à l'attente de l'association. Nous vous prions d'agréer, cher monsieur, l'expression de notre considération distinguée. »

Au téléphone, l'éditeur a été un peu plus précis : mon texte était trop noir, trop pessimiste. C'était le point de vue unanime des membres du bureau de l'association. Il était sincèrement désolé. Parce que lui-même l'aimait bien, mon texte. Mais il fallait comprendre l'association, qui espérait un appel à l'action, à la mobilisation, optimiste et joyeux. Honnêtement, à la réflexion, je ne peux pas leur donner tort. La tonalité de mon texte n'était pas franchement gaie. C'était même, à la vérité, un texte à donner le cafard.

En voici le début. Juste le début.

« Certains jours, je me demande comment font les gens. Je les regarde dans la rue, dans le métro, dans les magasins. Ils ont l'air si las, si soucieux, si fatigués. Parfois ils parlent tout seuls, grommelent à voix basse. Ils ont des cernes sous les yeux, je me dis qu'ils ont mal dormi. La peur de ne pas y arriver, de ne pas pouvoir payer le loyer, les charges. Les rêves éteints, la solitude qui gagne, le silence qui s'installe, qui grignote la vie. La mort des autres, des proches, la maladie qui rend si fragile, si démuné. Les gens s'endorment, dans le métro, les corps s'affaissent. La vie est dure, trop dure, voilà ce que me disent leurs visages. On a trop de problèmes, trop de soucis, jamais tranquilles, jamais heureux, vraiment heureux.

» Voilà ce que je me dis, en regardant les gens

le cabas à la main, comptant les sous dans le porte-monnaie. Ou assis sur un banc, regardant droit devant eux, nulle part. Comment font-ils pour tenir ? Comment se débrouillent-ils avec la vie, cette vie qui leur est faite ? Ils ont des dossiers sous le bras, ou dans un sac en plastique. Ce sont les papiers du chômage, de l'ANPE, des Assedic. Tous ces papiers qu'il faut conserver, classer, faire tamponner d'un bureau à l'autre. Ne pas les perdre, surtout. Les papiers qui permettront peut-être de retrouver du travail. Les papiers de la Sécu, des allocations familiales, les papiers pour renouveler la carte de séjour. Ils sont à la merci d'un papier perdu, tamponné au mauvais endroit, pas signé comme il faut. Ils sont à la merci d'un type, derrière un guichet, qui leur dira qu'il manque un papier, qu'il faudra revenir, tout recommencer. Il y a trop de soucis, trop de problèmes. Il y a ce mur devant, qui empêche d'avancer. Il y a le poids des choses, les épaules qui tombent, les pas qu'on n'arrive plus à faire. Il y a l'envie de tout arrêter, de tout laisser tomber. Parce qu'on sait que c'est trop dur, que c'est perdu d'avance. On n'aura qu'une petite vie, rabotée, racornie, si loin des rêves qu'on a peut-être eus, quand on était enfant.

» Oui, je me demande comment font les gens. Comment ils tiennent, malgré tout, contre tout. Je les regarde et je vois qu'ils s'accrochent, qu'ils luttent, pied à pied. Ils s'obstinent, ils insistent,

inlassablement. Ils ont d'infinies réserves de patience et je ne sais pas où ils les trouvent. Ils refont les mêmes démarches, affrontent le même guichet, jusqu'à ce qu'il y ait tous les papiers, jusqu'au coup de tampon final. Une fois de plus, ils ont eu raison du découragement. Une fois de plus, ils ont gagné. Même s'ils savent qu'il faudra recommencer, livrer le même combat. Ils y sont prêts. Ils ont ce courage qui vient de loin, ils ne savent même pas d'où, ce courage qui leur donne la force de recommencer, encore et encore. Ils sont visités par des rêves, même infimes, même fugitifs, des rêves qui, ce jour-là, en cet endroit-là, rassasient leur besoin de bonheur. Alors ils s'agrippent. Ils tiennent bon. »

Je parlais des gens de mon quartier, à Paris, un quartier populaire, comme on dit. Un quartier d'immigration, aussi. Le bureau de l'ANPE est juste en bas de chez moi. Tous les matins, je vois les chômeurs qui font la queue, en attendant l'ouverture. Je vois aussi ceux qui tournent autour, d'un air faussement dégagé, qui ne font pas vraiment la queue, pour qu'on ne les prenne pas pour des chômeurs. Juste derrière, c'est la caisse d'allocations familiales. La queue, là aussi, les papiers, les dossiers. C'est à eux, à ceux que je vois tous les matins, en bas de chez moi, que j'ai pensé, en écrivant ce texte. Mais en le relisant aujourd'hui, je

vois bien qu'il parlait, aussi, d'autre chose. De quelqu'un d'autre. Il parlait de moi.

Au milieu de l'été, le 31 juillet, après avoir reçu la réponse négative de l'éditeur, je suis revenu à Paris pour signer, dans mon ancien journal, celui où j'ai passé près de trente ans de ma vie, mon « solde de tous comptes ». Le lendemain, je suis allé m'inscrire aux Assedic. Profession : chômeur. Quelque temps plus tard, je faisais, moi aussi, la queue devant l'ANPE, en bas de chez moi. J'étais au milieu de ceux dont j'avais parlé dans mon texte. J'étais l'un d'eux. Avant, quand je partais à mon journal, le matin, et que je voyais la queue, je me souhaitais de ne jamais me retrouver là un jour, dans cette queue. Eh bien, voilà. C'est mon tour. Numéro d'appel, questionnaire, coups de tampon, signature. Et des papiers qui manquent, bien sûr. Il manque toujours des papiers. Je n'ai pas l'indécence de me plaindre. Au milieu d'eux, mes collègues de queue, je suis un privilégié. Plus, beaucoup plus qu'un privilégié. Mais voilà. J'ai cinquante-cinq ans, presque cinquante-six. Je suis au chômage. Tous les mois, je pointe aux Assedic. Par téléphone, c'est plus moderne. Quand je passe devant l'ANPE, maintenant, je regarde le dossier qu'ils ont sous le bras, ceux qui tournent autour de la queue d'un air dégagé. Ils ont un dossier en plastique bleu. J'ai le même. C'est celui que nous donnent les Assedic. Pour classer tous nos papiers.

J'appartiens à la confrérie des dossiers en plastique bleu. Ceux qui se reconnaissent de loin, dans la rue. Qui savent, en voyant le dossier en plastique bleu, où ils en sont, les uns et les autres, de leur vie. Qui ont du temps pour y penser, à leur vie. Beaucoup trop de temps.

Dans mon texte pour l'association d'aide aux enfants malades, voici ce que j'avais écrit, un peu plus loin.

« La vie est un nœud inextricable. Chaque jour est un mystère. On se fait des idées, sur la vie. On croit savoir ce qu'on veut, ce qu'on souhaite. On a parfois de grandes envies, de grands désirs. Et puis soudain on ne sait plus. On n'est plus sûr de rien. Être un homme, être un vivant, c'est rêver d'une vie à soi, qui réponde à tout ce qu'on ressent confusément, cet immense appel qui déborde du cœur pour on ne sait quoi, mais à quoi, on est sûr, on a droit. Et c'est en même temps se résigner à n'obtenir que des bribes, que des bouts. Et alors on a peur de trop rêver. Finalement, ce qu'on sait bien, au fond de soi, c'est ce qu'on ne veut pas. On ne veut pas que la vie soit ce lent processus qui voit, peu à peu, au fil des ans, les portes se fermer les unes après les autres. Ce qu'on ne veut pas,

c'est la résignation : on subit, on accepte. On en fait une philosophie. On appelle cela la sagesse. Accepter la vie comme elle est. Faire de la résignation un art de vivre. J'espère, pour le temps qui me reste, avoir la même ardeur, le même courage. J'espère ne pas me résigner. Ne pas devenir sage. »

Voilà ce que j'ai écrit, juste avant l'été. So-disant pour une association d'aide aux enfants malades. En fait, je le sais bien aujourd'hui, c'est à moi que j'écrivais. J'étais en train de quitter mon journal. Et c'était une telle déchirure que je ne savais pas si j'aurais le courage. Alors, quand cet éditeur m'a appelé, j'ai dit oui pour me forcer à écrire, pour affronter le vide, habiter ce temps qui m'était donné et qui me faisait peur. J'ai écrit pour me donner du courage. Je n'en veux pas aux responsables de l'association d'avoir refusé mon texte (« trop noir, trop pessimiste »). J'aurais fait exactement la même chose. Il n'était pas pour eux. C'était entre moi et moi. Comme un rendez-vous intime, dans l'urgence. Toutes ces années à faire un métier qu'on aime, dans un journal qu'on aime. Et puis le saut dans le vide. Toutes les questions, alors, qui se bousculent, sur la liberté, le choix, le destin, le temps qui reste. Toutes ces questions dont on ne sait pas quoi faire. Qui font revenir l'enfance, le long film de la vie, des flashes, des bouts, des bribes, des images en accéléré ou

Un jeune homme est passé
Seuil, 2002

Comme une chanson dans la nuit
Seuil, 2003

A-t-on encore besoin d'une religion ?
*(en collaboration avec André Comte-Sponville
et Bernard Feillet)*
Les Éditions de l'Atelier, « Questions de vie », 2003

Dernières Nouvelles de Mon œil : chroniques
Seuil, 2003

L'Élève au cœur
(entretiens avec Marie-France Santoni-Borne)
Seuil, « L'Épreuve des faits », 2004

Lisez attentivement la notice
Petites chroniques de la vie quotidienne
(préface de Bruno Frappat)
Éditions Bayard / La Croix, 2005

Je marche au bras du temps
récit
Seuil, 2006

Chaque jour est un adieu
suivi de Un jeune homme est passé
« Points », n° P1614

Comme une chanson dans la nuit
suivi de Je marche au bras du temps
« *Points* », n° P1713

Les romans n'intéressent pas les voleurs
Stock, 2007

Le cintre était sur la banquette arrière
Petites chroniques de la vie quotidienne
Seuil, 2008

Celui qui n'est pas venu
Stock, 2009

Les Coulures du temps
(avec *Luc Maréchaux*)
Naïve, 2010

Et puis un jour j'ai entendu Bob Dylan
JBZ & Cie, 2011

REALISATION: PAO EDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION: NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. A LONRAI
DEPOT LEGAL: AVRIL 2003 N° 60447 ()
IMPRIME EN FRANCE